

« *Le seul qui m'ait occupé...* »

[Sur Frisch et Dürrenmatt]

Les deux hommes se méfiaient l'un de l'autre. Dix ans les séparaient. Ni père et fils, ni frère et frère, ils ne savaient trop s'il fallait en découdre, ni comment en découdre. Puis un jour ils s'écrivirent, ils se rencontrèrent, et tout changea. Ce fut une nouvelle époque de leur vie.

Vous pensez que je suis en train de vous parler de Max Frisch et de Friedrich Dürrenmatt. Sans doute, mais mes propos s'appliquent aussi, et très exactement, à l'amitié de Johann Wolfgang Goethe et Friedrich Schiller. Oui, dix ans séparaient ces deux auteurs (de même que Frisch est né en 1911 et Dürrenmatt en 1921, Goethe est né en 1749, Schiller en 1759). Oui, ils se méfiaient l'un de l'autre, éprouvant une sourde rivalité. Oui, ils finirent par s'écrire et se rapprocher.

On pourrait même pousser la comparaison plus loin. Et la faire porter non plus sur l'histoire des relations entre les deux couples d'écrivains, mais sur la nature même de leurs génies respectifs. Ne sont-ils pas les uns et les autres, *mutatis mutandis*, dans la relation du romantique au classique ou de Dionysos à Apollon ? La première

pièce par laquelle Dürrenmatt s'est fait connaître, *Es steht geschrieben*, qui deviendra *Les Anabaptistes*, se signale par une violence et une extravagance qui rappelle la première œuvre de Schiller, *Les Brigands*, pièce que son auteur qualifiait lui-même de « monstre ». Il y aurait beaucoup à dire, en outre, sur la parenté entre le thème des *Brigands* et celui des *Anabaptistes* : l'un et l'autre mettent en scène une démesure et une destruction que justifie la soif de pureté...

C'est d'ailleurs *Es steht geschrieben* que Frisch saluera par une lettre admirative qui remonte à 1947, inaugurant ainsi leur correspondance, une lettre dans laquelle il compare Dürrenmatt à Büchner. Il aurait pu nommer aussi Schiller.

L'ironie apollinienne d'un côté, l'âpreté dionysiaque de l'autre... le goût d'un certain climat humain, du juste milieu d'un côté, la sombre passion de l'autre : ces caractères, qui sont ceux de Goethe et Schiller, ne sont-ils pas aussi quelque peu ceux de Frisch, l'homme des Lumières, et de Dürrenmatt, l'homme de la noirceur et de l'excès ?

*

Mais j'ai poussé suffisamment loin la comparaison. La poursuivre encore nous conduirait dans une impasse. D'ailleurs, lorsque la critique évoque, à propos de Frisch et Dürrenmatt, le couple Goethe-Schiller, c'est d'abord pour récuser, s'agissant des deux écrivains suisses, l'idée même de couple, que l'auteur zurichois et l'auteur bernois n'ont jamais imaginée, ni voulue, ni d'ailleurs supportée ; c'est ensuite pour souligner toutes les différences qui les séparent de leurs illustres aînés allemands. À commencer par celle-ci : la correspondance Goethe-Schiller est immense et presque continue, tandis que celle de Frisch-Dürrenmatt est extrêmement lacunaire, et

souvent décevante par son laconisme. Elle date, comme le note Peter Rüedi, de l'ère du téléphone.

Mais la différence majeure est ailleurs : les deux jumeaux de Weimar, Goethe et Schiller, n'ont cessé de se rapprocher au cours des ans, alors qu'avant leur rencontre, ils ne s'appréciaient guère. Tandis que la relation de Frisch à Dürrenmatt a commencé par l'admiration réciproque, puis, traversant des hauts et des bas, elle a plutôt tendu vers le bas, se relâchant et se dégradant au fil des ans, pour aller plus d'une fois jusqu'à l'inimitié, et pour se terminer par cette étrange lettre-bilan que Dürrenmatt adresse à Frisch en 1986, quatre ans avant leur mort. Une lettre d'anniversaire, à la fois comique et sombre, rigolarde et tendue, émue et grinçante, à laquelle Frisch ne répondra jamais.

D'autre part, la qualité d'écoute réciproque, la disposition à suivre les avis du partenaire, chez les deux auteurs suisses, n'est vraiment pas ce qu'elle fut chez Goethe et Schiller. Du côté des Dioscures allemands, non seulement le cadet, Schiller, prête l'oreille aux conseils de l'aîné, mais la réciproque est toujours vraie : c'est ainsi qu'on verra Goethe corriger sans barguigner de nombreux passages de son *Wilhelm Meister*, sur les indications de Schiller.

À l'inverse, Dürrenmatt reste obstinément sourd aux critiques de Frisch, et réciproquement. L'un et l'autre vont s'adresser des commentaires précis et même minutieux sur leurs pièces de théâtre respectives, des réflexions à la fois amples et fouillées ; notamment la critique de *Romulus* par Frisch, et celle du *Comte Öderland* par Dürrenmatt. Mais c'est moins parce qu'ils ont voulu explorer l'univers de leur correspondant que parce qu'ils tiennent à lui opposer, à l'occasion d'une lettre, leur propre conception du monde et de l'art. Frisch déplore les facilités, le côté carnavalesque, le relâchement du quatrième acte de *Romulus*, lui opposant implicitement une conception plus classique du théâtre. Dürrenmatt déplore au contraire

que Frisch n'ait pas restitué « l'abîme » d'Öderland, qu'il ait rendu ce personnage « trop clair », trahissant par là sa propre passion pour le gouffre et les ténèbres.

Et du coup, comme il s'agit non de détails de composition, mais de conceptions du monde inconciliables, le critiqué répond au critique : je vous entends mais ne vous comprends pas. Je ne changerai rien ; *ich kann nicht anders*. « Je ne vois pas d'autre possibilité que celle que j'avais choisie », écrit Dürrenmatt à Frisch. Et Frisch à Dürrenmatt, plus froidement encore : je te remercie que ta démolition soit « collégiale et sérieuse ». Un point c'est tout. Non, il n'y a pas de vrai dialogue entre les deux hommes, si l'on entend par dialogue une discussion qui permette aux protagonistes, un tant soit peu, d'accueillir le point de vue d'autrui. Rien de tel ici, et nous sommes bien aux antipodes du dialogue Schiller-Goethe.

*

Néanmoins, ce qui constitue peut-être une des clés psychologiques de la relation entre Frisch et Dürrenmatt, c'est quelque chose que nos deux auteurs ont tout de même en commun avec Goethe et Schiller, même si ce quelque chose peut paraître très contingent et secondaire. J'en ai déjà parlé tout à l'heure : il s'agit des dix années qui les séparent. Il me semble que ces dix années (dix, ni deux ni trente) sont un facteur d'explication fort important. D'ailleurs Dürrenmatt le dit : « Cela fut jadis un problème pour toi, le fait que je sois de dix ans plus jeune ». Mais ce fut un problème pour lui aussi !

Dix années, entre deux artistes, c'est la différence d'âge la plus difficile à vivre (la plus délicate à « gérer », comme on dirait aujourd'hui). Elle est trop grande pour être négligée, et pour que les auteurs soient tout à fait des égaux. Elle est trop mince pour qu'ils se situent franchement dans une relation de père à fils, où les conflits

sont, si je puis dire, ritualisés. Elle est donc facteur d'hésitation, et de trouble identitaire.

Lorsque Frisch et Dürrenmatt ne se connaissaient pas encore, leur différence d'âge pesait de tout son poids. Puis, dès lors qu'ils ont fait connaissance, elle fut quelque peu réduite par la familiarité et l'amitié. Enfin, comme Dürrenmatt lui-même le remarque dans sa dernière lettre, cette différence d'âge n'a cessé de décroître subjectivement, au fur et à mesure que les deux protagonistes vieillissaient. Mais il n'est pas certain qu'à la fin de leur vie, elle n'ait plus joué « aucun rôle », comme le prétend l'auteur de la *Vieille dame*.

Que s'est-il passé, en effet ? Au début, Frisch s'est exprimé sinon paternellement, du moins comme le grand aîné qui ne veut pas trop montrer son aïnesse ; et Dürrenmatt lui a répondu avec un respect quasi filial, mais comme un fils qui n'entend pas se reconnaître pour tel, encore moins ployer la nuque devant le père. Dans un second temps, les deux hommes se sont rencontrés physiquement, ils ont cessé de se donner du Monsieur, ils se sont enfin tutoyés. Ils ont commencé à devenir frères – enfin, presque. Frisch n'a pas voulu abdiquer tout à fait son droit d'aïnesse, Dürrenmatt n'a pas voulu renoncer tout à fait à son droit de tuer le père.

Bref, cette différence de dix années, entre deux artistes, qui les met dans le cas de ne pouvoir ni rivaliser comme Alexandre le Grand avec Philippe, ni se bagarrer comme des gosses, cette différence indécise, imprécise, ni blessure largement ouverte ni coupure négligeable, cette différence à demi-réelle explique en partie, je crois, l'aspect contradictoire, complexe, velléitaire, instable et chaotique du lien entre Max Frisch et Friedrich Dürrenmatt. Elle explique que les deux hommes n'aient cessé de chercher entre eux le ton juste, sans jamais le trouver tout à fait. Qu'ils aient été jusqu'à projeter d'écrire ensemble une suite à *Andorra*, et qu'ils aient pu tout aussi bien déblatérer l'un contre l'autre ou se faire des coups tordus, se

réconciliant sans se pardonner, se pardonnant sans se réconcilier, pour finir par cet éloignement que Dürrenmatt, toujours dans sa fameuse dernière lettre, constate avec une étrange, une suspecte placidité. Car cela ne l'empêche pas d'avouer dans un même souffle que Frisch est le seul auteur qui ait vraiment compté pour lui...

*

Vous me direz que Goethe et Schiller étaient aussi séparés par dix années, et que leur relation, pourtant, n'a pas été la même. C'est vrai, mais qui sait s'ils n'ont pas résolu, eux, la difficulté en l'anéantissant, en faisant le choix de la fusion, allant jusqu'à écrire une œuvre en commun. Un choix qui a toujours été très loin de Frisch et Dürrenmatt, en dépit de leur velléité passagère de collaboration.

Car il est un aspect crucial de la relation entre les deux hommes que je n'ai qu'à peine évoqué : le regard d'autrui les associait toujours, les transformait en un monstre à deux têtes, ou les confondait l'un avec l'autre. Mais toujours contre leur gré. Être amis ou ennemis, pour eux, c'était confirmer ou démentir une rumeur qui précédait en quelque sorte leurs sentiments, les présumait et les épiait. À tout prendre, il est remarquable que dans de telles conditions, ils ne soient pas devenus des ennemis mortels, et qu'en dépit de leurs outrances ou de leurs injustices réciproques, ils aient pu entretenir une relation où se sont affermi leurs deux personnalités, et qui leur a permis de se construire l'un par l'autre.

À la mort de Schiller, Goethe s'est écrié : « Je viens de perdre la moitié de mon être ». À la mort de Dürrenmatt, Frisch, le survivant (et là encore, c'est le plus vieux qui mourut en second), Frisch n'a certainement pas pu prononcer le même éloge funèbre. Mais il a peut-être pensé : je viens de perdre celui qui n'était ni mon fils ni mon frère, ni mon ami ni mon ennemi, mais mon souci constant. Je n'ai jamais répondu à sa dernière lettre ? Mais c'est parce que je lui aurais écrit exactement la même. J'aurais pu, moi aussi, l'assurer d'une chose : « Tu as été le seul qui m'ait occupé sérieusement ».

*